

EXPOSITION

MÉLANIE MATRANGA, HISTOIRE DE MUES

Par Jérémy Piette

— 15 octobre 2018 à 17:06

Des habits fantômes, un espace blanc qui se salit... la jeune artiste, aborde la question des traces et de la mémoire à la Villa Vassilieff.



M-A-S-C-U-L-I-N (2018). Photo Mélanie Matranga & High Art

Probablement, le temps nous traverse, nous laisse apprendre, rencontrer, grandir, puis nous abîme jusqu'à nous faire oublier précisément qui nous étions avant. Même s'il est possible de se remémorer des dates précises, instants, odeurs, désirs, chutes et premières fois, le grand changement, lui, reste discret. L'on ne sait plus très bien à quel moment, puis de quelle façon aussi, l'on tombait amoureux avant.

Tel est le destin, tout en allégories, de l'exposition au titre mutique et imprononçable de l'artiste Mélanie Matranga, à la Villa Vassilieff. On y entre comme dans une existence encore vierge, immaculée. Cette odysée de l'espace, en effet, est d'abord entièrement blanche, des murs aux nombreuses rallonges et fils électriques qui s'éparpillent comme des lianes au sol, en passant par les lumières, les chaises, la moquette et les tissus. «D'abord» car la membrane de ce *white space* est couverte d'un vernis de sucre invisible, sur laquelle

se collent les poussières, les passages, les marques accidentelles, les insectes à l'atterrissage englué... La moquette essuie chacun de nos pas, se cabosse, se salie. L'espace d'exposition est donc en lui-même un organisme amené à muer, à s'abîmer sur notre passage, comme toute autre vie.

Dans cette galerie qui s'étend sur deux niveaux et trois salles, on trouve une bibliothèque garnie de livres bien rangés, un bar d'une faïence lactescente, un peu partout des plantes en pot dont l'arrosage macule le sol. On trouve aussi des habits, pantalons, vestes, un soutien-gorge - sculptures de papier confectionnées à la main et aux coutures visibles, suspendues là au moyen de câbles électriques laissant passer assez de volts pour les éclairer de l'intérieur ou traînant sur le sol. Les habits sont là, comme des mues translucides, des ectoplasmes que l'homme laisserait derrière lui une fois parti. Non pas des peaux, des épidermes, mais plutôt des habits portés toute sa vie comme autant de carapaces, tenues, codes et précautions, réduits ici à l'état de formes rudimentaires. Ces corps vides diffusent chansons en tout genre et témoignages. Comme lavés de toute présence, les revoilà communs et industriels, étiquettes visibles. Comme si l'on nous soufflait que nous n'avons rien porté d'autre qu'un deuxième corps.

La proposition de l'artiste marseillaise oscille entre appartement domestique ultra-monacal et cabinet médical malaisant. Il en résulte une atmosphère ambiguë, à la fois douce et molletonneuse, mais aussi sourdement inquiétante, quasi inhospitalière.

«*L'amoureux qui n'oublie pas quelquefois meurt par excès, fatigue et tension de mémoire*», nous disait Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux* (1977).

L'espace de Matranga, derrière son apparence inoffensive, est un espace espion, un archiviste de nos venues. Le prix à payer bien sûr, c'est celui d'enregistrer jusqu'à l'usure, et ainsi de présenter ses blessures à tous les nouveaux venus qui passent par là. Une allégorie d'un corps qui n'oublie pas.

Jérémy Piette

Exposition - de Mélanie Matranga à la Villa Vassilievff, 21 avenue du Maine, 75015.
Jusqu'au 22 décembre.